

## Avant-propos

Selon la coutume, le génie de la langue serait ce « je ne sais quoi » qui fait que les usagers natifs d'une langue se croient obligés d'affirmer de certaines tournures, en théorie possibles dans le système d'une langue, et en principe compréhensibles : cela ne se dit pas en polonais, ou bien : ce n'est pas du bon français (allemand, russe, néerlandais, swahili...). Il s'agirait ici, dans la plupart des cas, de collocations fautives, de synonymes trop éloignés ou appartenant à un autre registre du langage, bref, d'un certain manque d'élégance qu'on a convenu d'appeler « erreurs de style », trahissant les non-natifs (c'est notre cas...), qui par ailleurs voudraient bien parler « comme tout le monde ».

Dans cette acception, « le génie de la langue » serait un phénomène linguistique décelable le plus nettement dans le choc des altérités : c'est le motif pour lequel la publication que nous avons l'honneur de présenter fut élaborée par un groupe de recherche travaillant sur les problèmes de la traduction, dans le cadre du *programme La traduction comme moyen de la communication interculturelle*, regroupant les équipes des Universités polonaises et françaises : Lille 3, Wrocław, Łódź, Cracovie, lequel, à partir de 2001, fut complété par celles de l'Université Libre de Bruxelles et l'Université Catholique de Lublin.

Le génie de la langue, un concept théorique périmé ou bien, tout de même, une réalité linguistique qui demande impérativement à être cernée par ceux qui veulent aller plus loin dans la connaissance des problèmes de la traduction, surtout littéraire ? Il fallait d'abord baliser le terrain, étudier l'histoire de ce concept – assez flou, il faut bien le souligner, entendu de façons diverses, mais persistant dans le vocabulaire de la critique littéraire et des sciences du langage, comme en témoignent les articles de Marek Tomaszewski, Maryla Laurent, Urszula Dąmbaska-Prokop et Jerzy Brzozowski. Ces travaux posent quelques problèmes théoriques que nous tenterons de récapituler par la suite.

Vu la diversité d'acceptions de ce concept, il y a dans ce volume une série d'études qui remontent aux sources, en empruntant la définition classique de Voltaire : « On appelle génie d'une langue son aptitude à dire de la manière la plus courte et la plus harmonieuse ce que les autres langues expriment moins heureusement » (cf. l'article de U. Dąmbaska-Prokop). C'est à cet obstacle que butent souvent les traducteurs, et les fruits de leur travail montrent, à un chercheur averti, que « le génie » (ou le démon ?) de la langue semble bel et bien exister et qu'il ferme, du moins partiellement, l'accès au territoire d'une culture : les études de Barbara Sosień, Brigitte Gautier, Małgorzata Tomicka ont le mérite d'identifier des zones où, précisément, des « génies » de langues semblent incompatibles. Dans le même sillage se situent les travaux des jeunes chercheurs Lydia Waleryszak et Alex Rochereau analysant, respectivement, les noms propres et les réticences du polonais vis-à-vis du langage cru de Louis-Ferdinand Céline.

Toutefois, dans une optique différente, un traducteur, lorsqu'il a du génie, peut exprimer la même chose non forcément « moins heureusement », mais autrement bien : telle est la conviction de Beata Baczyńska, qui discute la grande (et polémique) traduction Caldéronienne de Juliusz Słowacki, et de Justyna Łukaszewicz qui analyse l'art de traduire du grand représentant du classicisme dans le théâtre polonais, Franciszek Zabłocki.

Il y a dans le présent volume une autre série d'articles qui étudient divers aspects de l'altérité linguistique, on dirait volontiers, les « outils de la différence » (c'est le titre de la contribution d'Iwona Piechnik) : mentionnons le problème de ponctuation analysé par Małgorzata Misiak, ou le cas intéressant du bilinguisme (les poésies polonaises et françaises de Jan Brzękowski étudiées par Dorota Walczak-Delanois) qui nous fait penser aux analyses de Susan Bassnett consacrées aux « non-traductions » de Samuel Beckett.

Ce sont cependant les travaux de nos collègues linguistes qui invitent particulièrement aux réflexions de nature théorique. Lorsque Dorota Śliwa interroge « Le génie de la langue dans la dérivation et la composition », elle touche à une question capitale, qui vient de loin : même si, au début, certains mécanismes langagiers ne sont qu'un choix possible parmi d'autres, avec le temps, ils deviennent l'habitude, ils se propagent inconsciemment au point de devenir garants de la stabilité du système d'une langue. Ce qui est vrai, dans le cas du français, pour la dérivation et la composition, est sans doute valable aussi pour d'autres mécanismes, comme le prouvent les travaux récents de Leon Zaręba sur la phraséologie : on peut admettre qu'il existe des « matrices » phraséologiques qui engendrent au cours des siècles des locutions en utilisant les mêmes points de référence dans le milieu ambiant, et les mêmes schémas syntaxiques. La fameuse hypothèse de Whorf et Sapir ne se cacherait-elle pas au fond de ces phénomènes?

Parmi d'autres mécanismes qui contribuent à fonder l'identité d'une langue (et, partant, qui la distinguent des autres), il y a les repères culturels qui, dans les années 1990, sont devenus le terrain privilégié de la linguistique (p. ex. les « cultural scripts » dans les travaux de Anna Wierzbicka), mais aussi de la traductologie : « The object of study has been redefined ; what is studied is the text embedded in its network of both source and target cultural signs and this way Translation Studies has been able both to utilize the linguistic approach and to move out beyond it » (Bassnett & Lefevere 1990, 1998 : 123). Un problème particulièrement frappant est celui des « codes de civilité » différents (cf. Wierzbicka 1994), mais aussi de la place inégale qu'occupent dans les différentes cultures, des champs d'activité particuliers, comme les pratiques religieuses, mais aussi les comportements sexuels, la façon de s'habiller ou l'art culinaire. Cette dernière question est traitée dans notre recueil par Elżbieta Skibińska qui étudie le lexique culinaire français dans les traductions polonaises.

Pour boucler la boucle, il faut finalement mentionner les cas où ce n'est que l'usage, indépendamment de toute contrainte du système, qui nous ordonne de suivre certains préceptes ou d'éviter certaines « erreurs » qui affectent le génie de la langue, entendu comme « style collectif, un choix que la communauté parlante fait [...] le plus naturellement possible, parmi les éléments offerts par le système linguistique ». Cette définition est adoptée par Dariusz Bralewski qui étudie, sur un corpus important de textes traduits du polonais vers le français et inversement (les traductions sont toujours confrontées aux originaux), le phénomène de répétitivité. Avec les moyens de l'analyse numérique à l'appui, il prouve que « le génie » de la langue française tolère la répétition lexicale bien plus aisément que celui du polonais. Il faut ajouter, d'autre part, que ces données statistiques confirment l'une des idées particulièrement chères à l'école de Tel Aviv, à savoir, que le style des traductions est majoritairement conservateur, qu'il se conforme « naturellement » au style collectif dominant d'une époque.

Il y a donc plusieurs facteurs qui contribuent à homéostasier la langue, garantir son identité, au moins dans une durée moyenne. Ajoutons à la liste citée la grande tradition institutionnelle : l'Académie (les Académies) et les auteurs des dictionnaires d'une part, d'autre part l'école et l'université qui font garder dans la mémoire collective les grandes oeuvres du passé. « Certains gens considèrent la langue qu'ils parlent [...] comme une multiplicité de voix parlant au cours des siècles et, d'une certaine manière, même si c'est faiblement, audibles toujours, dans chaque combinaison des mots [...] » dit le poète Czesław Miłosz, et si cette affirmation contient du vrai, c'est grâce aux grandes oeuvres qui gardent les états anciens de la langue, toujours en attente d'agir dans un jeu intertextuel ; états anciens d'une langue qui, maintes fois, contribuent à redonner de la vigueur (une nouveauté éternelle?) au langage de nos contemporains.

Jusqu'à présent, nous nous sommes appliqué à accumuler les arguments qui prouvaient l'existence réelle du « génie de la langue ». Il s'agit bien d'une série de

mécanismes linguistiques et culturels d'une prégnance incontestable. Toutefois, il faut donner la parole au camp adverse. George Steiner nous avertit dès 1975 sur l'opacité que recèlent les anciens états d'une langue qui constitue, selon lui, un facteur d'altérité non moins considérable que l'altérité linguistico-ethnique : « Des mots nouveaux apparaissent tandis que de plus anciens tombent. Les conventions grammaticales s'aménagent sous l'action des tournures idiomatiques ou par décret de mode. L'éventail de ce qui est permis et de ce qui reste tabou se déplace sans cesse. Au niveau plus profond, les proportions et l'importance relative de l'exprimé et du non-dit sont perpétuellement remaniées. [...] Des civilisations et des époques différentes ne sécrètent pas nécessairement le même 'volume de langue'. Avec l'émergence progressive du subconscient, caractéristique du paysage affectif de l'Occident après la Renaissance, cette 'redistribution' des volumes linguistiques a dû être complète étant entendu que le discours ne représente que la pointe de l'iceberg [...] Une chose est incontestable: le langage n'entre en action qu'associé au facteur temps. Aucune forme sémantique ne se place hors de la durée » (Steiner 1978 : 34).

Il y a donc des bases théoriques assez fortes pour douter de la consistance du « génie de la langue », et Henri Meschonnic (que nous citerons abondamment ci-après) va jusqu'à nier vigoureusement le bien fondé de ce concept : il n'y a pas de « génie », mais bien des états de langue successifs et fortuits, dus à l'accumulation des faits culturels. Rien n'empêche de 'bousculer' ces habitudes langagières qu'on nomme à tort « le génie de la langue », et c'est ce que font, notamment, plusieurs traductions, mais aussi et surtout, plusieurs oeuvres de génie créées au sein de cette même langue.

Les preuves sont légion. À l'issue de la deuxième édition des *Fleurs du mal*, un critique parisien raillait l'auteur avec brio : « il écrit pour les siècles à venir un poème qu'on gravera tout entier au plus haut de l'obélisque de Louxor en caractères indéchiffrables. Jamais un homme plus violent n'a chanté des choses plus nulles dans une langue plus impossible ». Quinze ans plus tard, le sérieux et intelligent Jules Lemaître s'insurgeait : « C'est la première fois, je pense, que des écrivains semblent ignorer le sens traditionnel des mots et, dans leurs combinaisons, le génie même de la langue française, et composent des grimoires parfaitement inintelligibles [...] », sa cible étant Stéphane Mallarmé.

À côté de ces exemples éloquents du passé, nous pouvons citer plusieurs cas tout à fait contemporains. Le « génie » du polonais, qui se montre pudique vis-à-vis du sexe dans la traduction de Céline, montre sa face diamétralement opposée dans la poésie des *rockman* de la dernière décennie, ou - nous emboîtons le pas aux événements - dans la prose d'une jeune fille de dix-huit ans, Dorota Maslowska qui vient de frôler ces derniers jours le grand prix « Nike » de littérature, et gagné, cette fois oui, le prix du public. Dans le domaine de la traduction, Maryla Laurent, un des auteurs de ce volume, étudie dans un article récent le phénomène de répétitivité auquel « le génie de la langue française » s'était montré réticent - mais c'est sous l'impact de la grande prose nullement orthonymique (donc n'obéissant pas non plus aux codes du style collectif de la langue source) de Tolstoï ou Konwicki. Un autre exemple, un peu plus éloigné : lors d'un colloque en 1998, Alain van Crougten rappelait sa surprise et la colère qui l'envahissait quand il retrouvait, dans le texte de sa traduction du *Chagrin des Belges*, maintes ratures à l'encre rouge et commentaires d'une correctrice d'une grande maison d'édition parisienne : « ce n'est pas du français »!

Dans cette optique, le « génie de la langue » est non seulement une réalité fortuite et passagère, il est une force conservatrice, voire rétrograde, qui s'oppose à la nouveauté, au développement créatif de la langue (de toutes les langues). Il faut bien le « bousculer » parfois, sans que ce soit gratuitement ; tel est l'avis d'Antoine Berman qui, dans son dernier livre *Pour une critique des traductions. John Donne*, a écrit cette belle phrase : « [la relecture] découvre parfois, mais pas toujours, des 'zones textuelles' que je qualifierai de miraculeuses, en ceci qu'on se trouve en présence non seulement de passages visiblement achevés, mais

d'une écriture qui est une écriture-de-traduction, une écriture qu'aucun écrivain français n'aurait pu écrire, une écriture d'étranger harmonieusement passée en français, sans heurt aucun (ou, s'il y a heurt, un heurt bénéfique) » (Berman 1995 : 66).

Parmi tous ces pour et contre, qu'en est-il, en définitive, du génie de la langue? Les articles qui suivent n'ont pas l'ambition de donner une réponse concluante, d'ailleurs les auteurs, même s'ils forment une équipe qui se respecte mutuellement et travaille harmonieusement depuis un certain temps, représentent des points de vue distincts et tiennent à garder leurs différences. Toutefois, il nous semble que cette réflexion vaut bien la peine d'être continuée.

Finalement, y a-t-il ce « je ne sais quoi » qui fait en sorte que le génie de Raymond Queneau soit le même que celui de la *Chanson de Roland*?

*Jerzy Brzozowski*

Quelques repères bibliographiques:

BASSNETT S., Lefevere A. (1990), *Translation, History and Culture* [ cité in:] *Constructing cultures. Essays on literary translation*, Clevedon, Philadelphia, 1999

BERMAN A. (1995), *Pour une critique des traductions. John Donne*, Gallimard, Paris

STEINER G. (1974), *After Babel*, traduction française de Lucienne Lotringer: *Après Babel*, Albin Michel, Paris, 1978

WIERZBICKA A. (1994), *Emotion, language and 'cultural scripts'*, [in:] S. Kitayama, H. Markus (eds), *Emotion and culture: Empirical studies of mutual influence*, Washington

ZARĘBA L. (2003), *Idiomatyka kontrastywna a kompetencja kulturowa (na przykładzie polsko-francuskim)*, [in:] *Rocznik Naukowy Wydziału Humanistycznego*, nr IV, Akademia Polonijna, Częstochowa